

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 16

Artikel: L'union des Suisses
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211245>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA LITTÉRATURE DE LA GUERRE

QUAND on voudra étudier, plus tard, la mentalité de ceux qui auront traversé l'affreuse crise où nous vivons, ce n'est pas chez les littérateurs de profession qu'il faudra en chercher l'expression. Ceux-là font de l'art ou bien obéissent à des mots d'ordre; même en exprimant leur patriotisme, ils manquent la plupart du temps de sincérité. Quand ils ne font pas la roue devant le public pour étailler leur talent littéraire, ils cherchent à le capter en le flattant pour l'amener à leurs idées. Il y en a qui sont véritablement odieux dans les deux camps, parce qu'au moment où le sort de leur patrie est en jeu, ils trouvent encore le moyen de songer à leurs petites boutiques religieuses ou politiques.

C'est dans les lettres des humbles qu'on trouvera sûrement l'expression la plus sincère et la plus désintéressée des vrais sentiments de la foule; il y aura de beaux livres à faire avec ces feuilles volantes, lancées aux quatre coins de l'horizon par tous ceux qui ont réellement écrit avec leur âme.

Ce qui frappe dans cette littérature éclosée spontanément sous le coup des événements, c'est d'abord l'héroïsme tranquille des acteurs du sombre drame. Les pessimistes d'avant la guerre ont calomnié notre époque. Ils prétendaient que l'humanité, rongée par le matérialisme, avait dégénéré. C'est le contraire qui est vrai: on n'avait jamais vu autant de courage uni à tant de persévérance dans l'effort. Chez tous les belligérants, même chez ceux qui combattent pour une mauvaise cause, le patriotisme le plus ardent soutient les soldats, auxquels on demande maintenant une force d'âme presque surhumaine. Et cela nous montre que les progrès de l'instruction et du bien-être n'ont diminué en rien les mâles vertus de l'homme, car c'est par légions aujourd'hui que se comptent les héros.

On nous disait aussi que la démocratie était incompatible avec la discipline; l'exemple de la France et de l'Angleterre nous fait voir combien cette opinion était erronée. Ce sont les classes populaires, sorties des écoles primaires, qui forment le gros des armées franco-anglaises: on peut voir, d'après leur conduite, combien elles ont le sentiment du devoir librement acquis.

Après l'héroïsme discipliné, c'est la pitié qui brille le plus dans cette horrible guerre, du moins parmi les civils, spectateurs angoissés de la crise terrible. On la constate surtout chez les neutres, et l'on peut dire, comme pour l'héroïsme, qu'on n'avait jamais vu un élant aussi unanimement de noble charité. Même chez les petits, ce sentiment se manifeste d'une façon touchante. Et à ce propos, je ne résiste pas au désir de citer une lettre de fillette qui illustrera parfaitement ce que je veux dire. L'enfant qui l'a écrite est une petite Vaudoise, habitant une ville pas bien éloignée de Lausanne. Elle avait entendu parler des convois d'internés civils, qui passent journallement par la Suisse et où se trouvent un grand nombre de pauvres petits enfants. Au récit de leur misère, son cœur s'est ému et voici ce qu'elle a écrit à un Français de Lausanne, pour le charger d'une commission¹.

« Monsieur,

« Je vous envoie une de mes poupées que vous aurez la bonté de donner à une petite française. Vous lui direz que je m'appelle Pervenche M., que je lui envoie un bon baiser et que je pense à tous les Français et que je les aime bien.

« Ma poupée s'appelle Pierrette.

¹ La lettre a été écrite à M. A. Lapie, librairie à Lausanne, qui a eu l'amabilité de me la confier. J'ai retranché le nom de la ville et celui de la fillette pour laisser à cette gentille missive le charme de l'anonymat.

» J'aimerais bien savoir le nom de ma petite française.

» Je demeure à A... »

Dirai-je qu'en lisant cette délicieuse œuvre, j'ai été profondément ému? Si je ne craignais que la petite correspondante de M. L., me trouvât bien familier, je lui enverrais moi aussi un baiser.

C'est par cette anecdote que je veux, lecteurs, terminer ce grave article. Cette fin va d'ailleurs avec le début. Y a-t-il, après tout, un geste plus touchant que celui de cette fillette dont le cœur s'est serré en pensant au malheur d'une autre et qui lui offre sa poupée?

HENRI SENSINE.

Pièce fausse. — M... a envoyé son nouveau cocher faire une emplette en ville.

Baptiste revint les mains vides:

— On n'a pas voulu la pièce que monsieur m'avait donnée; elle était fausse.

— Ah! voyons, où est-elle?

Baptiste, d'un air surpris:

— Comme elle ne valait rien, ma foi, Monsieur, j'ai bu un bock avec.

LE DOU DRAGONS

MIN VÈ VO CONTA ONN' HISTOIRE DÈ MILITÈRO, vu qu'on ne parlé que guerra ào dzor de oué. On étais ào temps dão Sonderbon. On Etat-major lodzivè à la Couronne, à Morat. Et l'avai à sa dispesochon quoquè dragon po porta lè z'odrè. Cllião dragons se tegnant ào pâilo décoté. L'Etat-major, bottâ, éperonnâ, prêts à parti. Le tsévau étant sellâ à l'étrablia.

Dou dè cé dragons s'appelavant Sami et Christi. L'étiant dé crâno lurons, bon z'einfants, mâ ni l'on ni l'autre n'avai einventâ la pudra, et on arai pu ein trovâ de plii illumina, coumeint vo z'allâ vère.

Tot d'on coup, cauquon àovré la porta dão patio et crie:

— Une estafette pour Aarberg! Vite en selle!

Sami, que l'iré adi zéla po fêre lè coumechon châoté su son tsévau et via por Aarberg, à fond dè train!

L'arrevé devant la pinta io se teniai on autr' Etat-major, grimpè comm' on fou lè zégra, l'aovrâ la porta :

— Bouna-né, mon colonet!... Mè vouaïtsé arrevâ...

— Quiè vâo tou?

— Hé! su l'estafette... Cllião dè Morat l'an de que l'iré pressâ!

— As-tou lè papâi?

— Ma fai na! On ne m'a rein baillî!

— Tehancro de taborno, quiè vin-tou fêre ice? Dépatze-té dè filâ. Ne t'en prâo vu!

Sami, motzett, ne sô lo fâ pas dere dou iâdzo. Fâ demi-tor, remonte à tsévau et revint tot ballameint, sein sè pressa, dão côté dè Morat. A ti lè veladzo s'arrête po baire quartetta. A Chiètres, fa baillî l'avéna à sa « Frida », commandé una batoilhe dè Griesbach rodze et sè met à couïenna la sommeliâ.

Arrevé Christi, son camerâdo.

— Io vas-tou? que demandè Sami.

— On m'invoiue à Aarberg.

— Ne l'ai va pas, gros dâdou! Ne l'ai fâ pas bio... Et lè tot po rein; vo reinvouant d'na balla facion... m'an quasi fotu avau lè zégra!

Adon Christi s'attrablia avoué illi et fant 'na pecheinta ribotta...

A. R.

Entre voisins. — Vous savez pas, madame Bolomey, ma cousine de Renens vient de mourir de mort subite.

— Oh! la pauv' femme!... Est-ce qu'elle y était sujette?

La livraison d'*Arrêt de la Bibliothèque Universelle* contient les articles suivants :

La guerre actuelle et le panslavisme, par Louis Leger, membre de l'Institut. — La situation militaire de la France, par X. — L'homme qui ne pouvait pas mourir. Légende, par Jean Maret. — L'Allemagne, la conquête économique et la guerre, par Maurice Millioud. (Seconde et dernière partie.) — En l'Afrique occidentale. Chez les Guerzés de la forêt, par Vahine Papaa. — Un poète suisse. Carl Spitteler, par Otto Kluth. — Le pèlerin musulman, par Sam Lévy. — Dôdeli. Nouvelle, de Jacob Bosschart. — Variétés : Ivan Goncharov, par A. Maurer. — Chroniques russe, par Ossip-Lourié; allemande, par Antoine Guilland; suisse romande, par Maurice Millioud; scientifique; politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle*: Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

L'UNION DES SUISSES

LA, en toute franchise, croyez-vous que la tension, assez aiguë, qui s'est produite au début de la guerre entre Suisses latins et Suisses allemands, soit vraiment dissipée comme d'aucuns l'assurent?

Eh! eh! il ne faudrait point le jurer. N'prendrait-on pas un désir pour la réalité?

Pour dissiper tout à fait cette tension, assurément très regrettable, il ne saurait y avoir, semble-t-il, qu'une bonne et franche explication, suscitant causes primitives, profondes. Car il ne faut point s'abuser: la diversité de nos sympathies à l'égard de nos proches voisins, diversité accusée par la guerre, n'est ni la seule ni même la principale raison de nos dissens. Elle cesse probablement avec les circonstances qui l'ont provoquée. Il y a des causes plus anciennes, plus ancrées. Ce sont celles-ci sur lesquelles nous devons nous expliquer.

Souvent, en matière de conciliation ou de réconciliation, il est sage de passer réciprocement l'éponge sur ce qui s'est dit ou fait, d'entre toute explication qui risquerait de ranimer le conflit. Ainsi, par exemple, lorsque le sujet du dissens est tout fortuit et ne menace pas de se renouveler. On tire une barre sur le passé et l'on reprend les relations sur page blanche, à compte nouveau.

Mais la tension qui s'est produite entre les deux parties de la Suisse n'est pas un incident: elle a ses racines dans le caractère bien différent de deux races très distinctes et pas du tout faciles à concilier; elle a ses racines aussi dans l'inégalité numérique des parties, qui assure une prépondérance facile et presque constante à la plus nombreuse.

Or si l'on considère, d'une part, la différence très sensible de tempérament et de mentalité qui est affaire de race, et, d'autre part, la subdivision politique permanente de l'une des factions à l'autre, on en conçoit aisément les conséquences. D'un côté: exaltation excessive de l'esprit de domination, de supériorité, d'intransigeance, arrogante même, parfois; de l'autre mécontentement, impatience, aigreur, protestation. Et, pour la minorité, la situation est d'autant plus pénible que la majorité dont elle dépend, malgré elle, subit la loi, a, nous le répétons, question de race, toujours — une conception des choses bien différente de la sienne.

Est-ce à dire, alors, que la Suisse ne peut subsister? Ah! non, certes. D'ailleurs, l'expérience — et une expérience qu'on ne saurait ignorer plus concluante — a bientôt fait justice pareille supposition.

Oui, la Suisse peut et doit exister; mais elle peut être, par sa composition, sans paradoxe, un des Etats les plus intéressants du monde, comme aussi l'une des patries les dignes de l'amour et de la fidélité de ses concitoyens qu'elle évoque le mieux l'image de grande patrie terrestre après laquelle rêvent les âmes élevées et justement confiantes.

Aussi doit-elle s'efforcer de réaliser l'union toujours plus étroite, toujours plus sincère de ses enfants, sans préjudice pour leurs caractères originels, dont la conservation fait l'originalité, le charme et peut-être aussi la réelle force de la nation et de ses institutions. Une uniformité trop grande, une centralisation excessive dénatureraient la Suisse.

Pour réaliser cette union, très désirable, entre citoyens de races, de mœurs, de langues, de confessions si diverses, il faut beaucoup de concessions réciproques. Il en faut autant du côté de la majorité que de celui de la minorité. Car il ne s'agit plus ici d'assurer l'hégémonie d'une race, de telles mœurs, d'une langue ou d'une confession, hégémonie à laquelle se résignerait très difficilement la minorité et qui serait une cause de perpétuels conflits. Ce qu'il faut, c'est établir une entente, une union aussi parfaite que possible entre ces éléments si variés.

On nous dit, de la meilleure foi du monde : « recherchons non ce qui nous divise, mais ce qui nous rapproche ». Ne serait-il pas mieux encore de dire : « efforçons-nous, de concert, de faire disparaître le plus que nous pourrons tous les sujets de conflit entre nous » ? Chaque victoire remportée sur un sujet de dissens est un gain pour l'entente.

« Rechercher ce qui nous unit ». C'est assurément très joli ; mais il ne faut point oublier que c'est le plus souvent, sinon toujours, dans le domaine spirituel — religieusement parlant — ou dans celui de l'idéal que les hommes trouvent des éléments vrais et stables de concorde et d'union. Or, dans la vie, huit fois sur dix la réalité a le pas sur l'idéal. Et puis, rechercher, pour y asseoir les bases de notre union, « ce qui nous rapproche », sans couper les ponts, derrière nous, autant que possible, à tout ce qui nous pourrait désunir, c'est un peu de l'ouvrage de singe, qu'on nous pardonne l'expression.

Nous avons, dans la nature particulière, si variée et si belle de notre pays, dans le cours si normal, si logique de notre histoire, dans le caractère franchement démocratique et progressiste de nos institutions, dans notre organisation fédérative, si conforme au principe, plus vivant aujourd'hui que jamais, des nationalités, dans le rôle que nous jouons et pourrions jouer dans le monde, des raisons déjà nombreuses d'aimer sincèrement le groupement national auquel les uns et les autres nous nous sommes librement rattachés. Nous pouvons en avoir d'autres encore. Cela ne tient qu'à nous. Nous les trouverons à mesure que s'élimineront, par de réciproques concessions, les causes de dissens qui parfois s'élèvent entre nous, et aussi par un sentiment plus juste, une reconnaissance plus effective de nos droits respectifs.

Il faut aussi que nos Confédérés de langue allemande — il est des exceptions, nous le reconnaissons — n'affectent plus, dans un sentiment de coupable présomption, de nous traiter en petits garçons, et qu'ils n'abusent plus de l'avantage facile et dont ils ne sauraient tirer vanité, que leur donne le seul nombre.

Il faut, enfin, que les Suisses latins se serrent un peu plus les coudes, mettent un terme à leurs petites querelles — bien mesquines, en vérité — afin de compenser le plus possible, par leur concorde et leur solidarité, le désavantage de leur infériorité numérique. On ne saurait leur faire un grief de défendre courtoisement, mais résolument, leurs justes droits, souvent méconnus.

Avec ça, la Suisse sera bonne pour longtemps. Qu'elle vive ! J. M.

— La Patrie suisse consacre à M. de Planta son premier article avec une curieuse photographie relative au céromonial de sa réception au Quirinal. A noter aussi plusieurs portraits neuchâtelois : MM. de Perregaux et Antoine Borel, celui du poète Spitteler, la revue tessinoise, la mobilisation dans la haute montagne et un curieux article illustré sur le district grison de Poschiavo.

« VALAISANNERIES » DU « CONTEUR »

VIII

Les calembredaines du curé.

FEU notre jovial curé Frane, que j'ai déjà présenté récemment aux lecteurs du *Conteur*, était un gaillard d'attaque. Ses saillies spirituelles, ses bons mots, ses calembours impromptus, autant que l'aménité de son caractère lui avaient acquis, parmi ses ouailles, une popularité que lui envient sans doute ses successeurs au presbytère de Prôfray. Pas un *grippiou*, si imbû fût-il de vieilles rancunes anticléricales, ne lui en voulait.

On parle encore de l'ahurissement d'une brave paysanne qui, ayant à faire une commission très pressante au curé qui passait, avait couru vers lui à travers champs et l'avait enfin atteint au moment où elle était à bout de souffle.

M. Frane s'en aperçut et en parfait pince-sans-reire lui dit :

— Vous êtes bien essoufflée, ma bonne femme. Faites bien attention, tous mes parents sont morts en perdant le souffle.

— Pas possible, mossieu, répond la paysanne impressionnée !

* * *

C'était la saison des regains. Près d'un village de sa vaste paroisse, notre bon curé rencontre un bonhomme qui, un râteau sur l'épaule, s'en va à ses travaux de la fenaison. M. Frane, qui le tutoye, le salue et lui dit :

— Où vas-tu, mon brave ?

L'autre, qui n'est pas un familier de la langue française, usant de préférence du dialecte qu'il ne se pardonnerait pas d'employer par devant le curé, répond sans sourciller :

— Je vais tourner le *requin* !

— Eh bien, tu es bon diable ! répliqua malicieusement le curé.

* * *

Une autre fois, dans une de ses tournées pastorales, il avise des maçons occupés à construire une étable à côté de la route.

— Eh bien, que font les amis ?

Les maçons, chapeaux bas, interrompent leur travail, et l'un d'eux, celui qui sait le mieux *franceyer*, parmi ces paysans qui ne parlent ordinairement que le patois, répond timidement.

— Nous faisons un *bœuf* (francisation fantaisiste et facétieuse du mot patois *bœu*, qui signifie étable).

— Mais, reprend le curé avec bonhomie, vous aurez bien de la peine à faire les *cornes* !

Alors on s'aperçoit de la méprise. Et à demi-confus, le maladroit porte-parole des ouvriers, s'efforce hâvement de la corriger.

— Non, non, mossieu, nous faisons un *curé* ! (pour écurie).

M. Frane partit en se tordant les côtes.

* * *

Ceci me rappelle ce qu'il répondit à une femme qui *franceyait* mais en lui parlant, chemin faisant.

— Mon dieu, que je suis *lanyé* (c'est-à-dire fatigué, en habillant à la française le mot correspondant du dialecte qui est *lanya*). *Lanyé* n'est pas du français, mais tout simplement le mot patois pour *l'agneau*, ce qui explique la réponse du curé à sa paroissienne surprise dans son ignorance.

— Je croyais plutôt que vous étiez la *faya* ! (donc la brebis, jeu de mot improvisé et bien tourné).

* * *

Pour finir, je rapporte ce que notre sympathique rabelaisien demandait un jour à une prude paroissienne, en se servant des propres termes d'une demande du catéchisme diocésain :

— Que faut-il faire étant au lit ?

L'autre qui savait *sa religion*, les bonnes choses du commencement à la fin de ses livres, sans en perdre un mot, se mit en devoir d'en réciter la réponse apprise par cœur dès longtemps.

— Il faut recommander son âme à Dieu et penser que le lit est l'image du tombeau où nous serons un jour ensevelis...

— Bah ! bah ! interrompt le farceur, pas tant d'histoires, il faut tout d'abord tirer le *pantel* sous le derrière !

Scandale de son interlocutrice !!

C'est ce qui s'appelle des bons diables de curés, qui nous font la religion plus gaie.

Maurice GABBUD.

Lourtier, avril 1915.

Un sincère. — L'ami d'un auteur est arrivé à la fin de la première représentation de la pièce de celui-ci.

— Ah ! mon cher, fait-il, au baisser de rideau, votre pièce est charmante, délicieuse... et si courte !

Tout le monde jardinier. — La culture maraîchère, pour des personnes ayant à leur disposition un peu de terrain, peut, bien comprise, devenir un facteur important dans la lutte contre la cherté actuelle des denrées. Or un spécialiste a dressé un *tableau dictionnaire du jardin potager*, au moyen duquel chacun peut devenir son propre jardinier.

Sommaire : Nom des plantes : 54 variétés, si l'on doit les semer ou les repiquer, à quelle époque, sous quelle phase de la lune, dans quel terrain, à quelle distance, durée des graines et des plantes, etc.

Ce tableau est en vente, au prix de 60 cent. plus le port, chez M. S. Henchoz, ancien éditeur, place Chauderon 14, à Lausanne.

Un si beau garçon ! — Mme *** voit entrer dans sa chambre sa domestique, tout en pleurs.

— Ah ! si madame savait... Un si beau garçon... mon fiancé, Jean, le valet de chambre de M. ***...

— Eh ! bien ?...

— Il est mort hier, madame, oui, il m'a quittée, à tout jamais. Oh ! c'est affreux ! Je l'aimais tant. Il n'aurait jamais dû me faire ce chagrin. Je venais justement demander à madame de vouloir bien m'accorder congé pour que je puisse assister au culte funèbre... Oh ! que je suis malheureuse !!

En présence d'une telle désolation, Mme *** accorde tout de suite le congé sollicité.

Le soir, la domestique rentre, tout de noir vêtue.

— Eh ! bien, ma pauvre fille, demande madame, d'un ton de commisération, tout s'est bien passé ?

— Très bien, madame. Ah ! à propos, je dois prévenir madame que je vais me marier.

— Comment ?... Vous marier ?... Mais, ce matin même, ne venez-vous pas de... ?

— Justement, madame. Au retour du cimetière, j'ai fait la connaissance du frère de mon pauvre Jean. Un si beau garçon, lui aussi. Il m'a tout de suite plu, et je lui ai plu. Il m'a proposé le mariage. J'ai accepté... Et il ne voudrait pas trop tarder. Si donc, madame, veut bien me chercher une remplaçante...

Grand-Théâtre. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 18 avril, à 8 1/2 h. : *La chaste Suzanne*, opérette nouvelle en 3 actes, de MM. Anthony Mars et Devallières, musique de Jean Gilbert.

Lundi 19 : *La chaste Suzanne*.

Id.

Mardi 20 : *Refâche*.

Mercredi 21 : *Le Secret*, comédie en 3 actes, d'Henry Bernstein.

Jeudi 22 : *Carmen*.

Vendredi 23 : *Carmen*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Julien MONNET, éditeur responsable.